



LAMENTA

ENTRETIEN AVEC KOEN AUGUSTIJNEN ET ROSALBA TORRES GUERRERO

Pouvez-vous revenir sur l'origine de votre projet et vos recherches sur la danse traditionnelle grecque ?

Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero : Dans un premier temps, nous avons été invités en partenariat avec les ballets C de la B, à Ramallah en Palestine, à donner des stages de danse, qui ont par la suite impulsé la mise en place d'une Académie d'été. Là-bas, nous avons découvert le traditionnel *dabkeh* dont les pas de danse sont connus de tous alors que dans notre pays, la Belgique, la tradition ne fait plus vraiment partie de notre paysage culturel. À partir de cette matière, nous avons créé *Badke*, une pièce explorant la fusion de ces danses traditionnelles et du contemporain. Ce spectacle a été joué pendant quatre ans et notamment au festival de Kalamata dans le Péloponnèse. Nous y avons reçu un très bel accueil parce que les Grecs y ont reconnu des points communs avec leurs propres danses. Ils nous ont invités à étudier ces véritables piliers de la culture grecque que sont les danses et musiques traditionnelles. Notre exploration autour des danses grecques a pris du temps car il nous fallait trouver un sens à cette recherche, ainsi qu'une légitimité. C'est une voie vers de multiples questionnements. Si notre approche est celle de la danse-théâtre, nous ne sommes pas à l'endroit d'une technicité exclusive du geste. Au contraire, il serait plus juste de dire que le centre de notre travail est l'autre. L'entreprise n'est donc pas seulement culturelle, mais bien politique. Si nous reprenons l'ensemble des pièces de la compagnie, le sujet est à chaque fois venu de l'intérieur, du sensible, d'une exploration intime. Mais avec les projets palestiniens et grecs, nous avons senti une telle volonté issue de l'extérieur que nous avons bouleversé notre façon de travailler. Nous avons commencé à voyager en Grèce en 2017 pour découvrir la culture et les danses de plusieurs régions, dont le *miroloi* de l'Épire, une région de montagnes reculée et rurale. Les danses et les musiques y sont ancestrales. Nous pouvons dire que nous avons ressenti un coup de foudre. Les fêtes sont très présentes, tout le village y danse, et en particulier ces *miroloi* qui sont des lamentations chantées pour un enterrement, un mariage ou encore l'exil d'un proche. Ces chants et danses racontent le drame du départ et préparent à l'absence. L'Épire est une région très montagneuse, dure à vivre, froide en hiver. Elle a subi de grandes vagues d'immigration et donc la séparation et la perte. La musique raconte cela avec un rythme lancinant et des plaintes jouées au violon, à la clarinette ou encore au luth. Nous pourrions la comparer au *blues*: un rythme lent qui parle de la terre, des racines, de la nostalgie...

Comment transcender ces *miroloi*, symboles de la culture grecque, sur une scène de danse contemporaine ?

Nous avons tout d'abord décidé de faire une création musicale. Comme les musiciens ne sont pas au plateau avec les danseurs, nous avons enregistré les *miroloi* à Athènes avec un ensemble de musiciens constitué spécialement pour *Lamenta*, aussi bien des artistes traditionnels que des groupes actuels qui réinterprètent leurs patrimoines. Nous avons enregistré plus d'une douzaine de musiciens grecs, ainsi qu'un Français, le chanteur et flûtiste Magic Malik, afin de rassembler une matière musicale riche, neuve, à recomposer. Les *miroloi*, ces chants de lamentation, offrent un espace aux émotions et participent à la force des communautés en Grèce. Notre grande question en tant que danseurs (mais pas seulement) a été de comprendre comment est géré physiquement le sentiment de la perte dans nos sociétés nord-européennes. Nous avons découvert que le plus souvent une danse incarnée, faite de rituels et d'espaces, accompagnant le groupe ou l'individu, lui donne une chance de se reconstruire. Ce sont des moments qui permettent d'extérioriser la tristesse, la frustration, la colère, le deuil, pour de nouveau pouvoir s'intégrer dans la société. À cette image, nous recréons sur le plateau une petite communauté pour écrire notre propre rituel dans un monde contemporain. Les *miroloi* ne sont pas à l'usage des morts, mais bien des vivants, ou du moins de ceux qui restent. Nous ne cherchons pas à les copier mais à y trouver des résonances. Ce que nous interrogeons c'est l'absence du corps de l'autre, la perte de sensualité, et la manière dont cette absence affecte concrètement nos corps d'aujourd'hui. Nous avons créé le spectacle à Athènes au Isadora and Raymond Duncan Dance Center et à la Comédie de Clermont-Ferrand, avec des femmes, des hommes, tous entre 25 et 40 ans, qui viennent de la Grèce entière. Nous nous sommes emparés du matériel afin de le malaxer dans tous les sens et à partir d'un jeu d'allers-retours d'improvisation, la dramaturgie chorégraphique s'est dépliée. Un de nos points d'attention constants a été de respecter l'héritage de cette culture et nous espérons que cette conscience est palpable.

Sauriez-vous nous décrire le résultat de cette fusion ?

Le plateau est vide. Nous ne voyons principalement que des corps. C'était un désir esthétique et symbolique mais aussi un objectif financier: dédier notre budget aux danseurs plutôt qu'à la scénographie. Et cette contrainte est devenue un cadre du travail ; tout doit rentrer dans la valise. Les corps, les personnalités sont mis en valeur, il n'y a besoin de rien pour danser et plusieurs générations se mélangent sur le plateau. Dans les villages grecs, le plus souvent, c'est l'homme le plus âgé de la communauté qui commence la danse, il montre les premiers pas, le deuxième danseur de la ligne servant de soutien au premier qui se lance... Le véritable marathon de musique et de danse commence. Si nous interprétons cette danse grecque avec *Lamenta*, c'est pour aller au-delà du quotidien et le mener jusqu'à la possibilité de la transe, avec comme support une courbe musicale qui glisse du traditionnel jusqu'à des sons amplifiés et électroniques. Afin de transcender la tristesse, il nous faut l'utiliser... Le *miroloi* traditionnel permet de transformer la perte en travaillant notre côté viscéral et non intellectuel, c'est une sensation initiatique que nous interprétons dans notre création.

Pourriez-vous revenir sur la perspective politique de ce travail : s'approprier une matière à la fois traditionnelle et étrangère ?

Un certain positionnement se dessine en effet. Nous avons posé aux danseurs la question de l'éloignement par rapport à leur propre culture, celle des départs des nouvelles générations qui quittent leurs milieux ruraux et donc de ces lieux où la tradition résiste. Nous interrogeons la problématique de l'héritage et tentons de prendre de la distance par rapport au traditionnel, pour regarder plus largement la communauté. Comment avoir une voix au sein d'un groupe? Symboliquement, le *miroloi* est une musique qui tourne en boucle, tout comme les corps dansants forment un cercle. Que souhaitons-nous en faire? Enfermer notre patrimoine culturel à clé dans un musée ou le faire vibrer à travers notre contemporanéité? Travailler avec cette matière en tant qu'Européens du Nord semble déjà être pour nous un geste politique, une prise de position. Si la notion de légitimité n'est pas un sujet d'exploration dans la pièce, nous portons une attention particulière à la manière dont un créateur peut s'emparer d'un matériau qui n'est pas le sien afin d'en conserver l'âme malgré une approche contemporaine, un regard extérieur dit « étranger ».

Entretien réalisé par Moïra Dalant le 30 janvier 2020